Lyautey et Isabelle Eberhardt

Temps — août 1934

Il y a quelques années, étant en séjour au Maroc, je résolus d'aller dans le Moyen Atlas. La région était à peine pacifiée ; mais, à Khénifra, en pays Zaïan, le colonel, depuis général, de Loustal, « le roi de l'Atlas », voulait bien, pendant quelques jours, m'offrir l'hospitalité.

Assise à mes côtés, dans l'autocar qui m'emportait, une Européenne, la seule voyageuse qui, avec moi, ne fut pas indigène, m'examinait curieusement. Soudain, elle n'y tint plus :

« Vous allez dans le Tadla? — Oui. — Vous y allez pour habiter ? — Non. — Alors, vous y allez pour voir un parent : un mari, un frère qui est militaire ? — Mon Dieu, non.

Complètement déroutée, ma compagne se tut. Dans son esprit, elle cherchait quelle raison me poussait dans cette région du Maroc que les touristes, alors, ne visitaient pas :

« Ah ! fit-elle tout à coup, Madame, vous êtes représentante de commerce. — Je n'ai pas cet honneur ; je voyage pour mon plaisir. — Pour votre plaisir ! Ah bien ! Ah bien !... » La bonne femme n'en revenait pas.

A Khénifra, pourtant, la plus belle des surprises m'attendait. Mille cavaliers zaïans se trouvaient réunis. Ils étaient venus des profondeurs de la montagne. Ils étaient venus de près de cent kilomètres. Ils étaient venus parce que le résident général, M. Steeg, avait annoncé son passage. Par malchance, des pluies abondantes étaient tombées. Le voyage officiel avait été décommandé.

Les Zaïans n'en exécutèrent pas moins la fantasia qu'ils avaient projetée. Libéralement, le colonel de Loustal leur avait fait distribuer de la poudre. Le soir, les chefs nous offrirent une somptueuse diffa. Rien, dans leur attitude, ne marquait leur déception de ne pas avoir vu le résident, de ne pas lui avoir été présentés ; mais, entre eux, dans leur grande barbe noire bouclée, lustrée comme celle des rois assyriens, ils disaient :

« Si Lyautey avait été encore là, lui, il serait venu. Il serait venu sur son grand cheval. »

De celui à qui tous les Marocains vouaient une admiration sans bornes, nous parlâmes longtemps, entre nous, ce soir-là, sous la tente des Zaïans, tandis que les « tagines » (1) défilaient.

Ce qu'a raconté le colonel de Loustal est resté gravé dans ma mémoire :

« C'était en 1904, à Aïn-Sefra, dans le Sud-Oranais. Lyautey, alors colonel, commandait le territoire. Je n'étais, moi, que lieutenant.

» L'étrange femme, l'écrivain presque génial que fut Isabelle Eberhardt habitait le village européen. Elle s'y était installée, avec le maréchal des logis qu'elle avait épousé, dans une des rares maisons ayant deux étages.

» Elle ne se plaignait pas, mais on devinait une amère déception. C'était une femme qui n'attendait plus rien de la vie. Elle n'avait pas trente ans et toute séduction, en elle, avait disparu. L'alcool la ravageait. Sa voix était devenue rauque ; elle n'avait plus de dents et elle se rasait la tête comme un musulman.

» Parfois, il lui arrivait de venir nous retrouver à la popote. Un soir, j'y étais avec elle et des camarades. Quelqu'un frappa à la vitre. Une haute silhouette se profila dehors ; Lyautey. Il faisait sa tournée.

» Avec cette façon directe et de grand frère dont il usait avec nous, il dit joyeusement :

« On s'amuse ici. On rit. Je puis entrer? »

» La soirée s'acheva gaiement. Lyautey avait, pour Isabelle Eberhardt, pour l'intelligence qu'elle montrait, une grande admiration : « Personne, di-» sait-il, ne comprend l'Afrique comme elle. »

» Le 21 octobre, une crue subite de l'oued dévasta le village européen. Isabelle Eberhardt disparut. On la crut noyée, emportée par les eaux. Lyautey chargea le lieutenant de Loustal de mener une enquête. De Loustal fit venir le mari qui avait survécu au drame; il recueillit sa déposition :

« Nous étions sur le balcon de ma chambre, au premier étage. Tout d'un coup, on a entendu un grondement, comme d'une succession de camions automobiles. Le grondement a approché. Des gens ont passé en courant. Ils criaient: l'oued! l'oued!...

» Je ne comprenais pas. Le temps était calme. Il n'y avait ni pluie, ni orages. En une minute, l'eau est arrivée dans le lit du torrent ; elle se dressait comme un mur ; elle courait comme un cheval au galop ; elle avait bien deux mètres de haut ; elle charriait des arbres, des meubles, des cadavres d'animaux et d'hommes.

» J'ai vu le danger et nous avons fui. Le torrent nous a entraînés. Comment j'ai pu m'en tirer? Je ne sais pas; ma femme a été emportée. »

» Sur ces indications qui semblaient exactes, le lieutenant de Loustal fit faire des recherches dans le lit de l'oued. Elles ne donnèrent aucun résultat. Lyautey s'impatientait. De Loustal commençait à désespérer quand il alla vers les ruines de la maison. Une odeur effroyable montait des décombres. Point de doute. C'était là.

» On se mit à déblayer. Des pierrailles, du plâtras, des planches. Sous une poutre, le corps apparut. Les jambes étaient ployées. Sous la nuque, dans un geste instinctif de défense, Isabelle Eberhardt avait noué ses mains.

» Le récit de son mari n'était vrai qu'en partie. Il explique la légende qui, depuis, s'est accréditée, celle d'Isabelle Eberhardt roulée par les flots, puis enfouie dans les sables.

» Lyautey fit ensevelir le corps. Isabelle Eberhardt avait été élevée dans la religion chrétienne. Elle s'était faite musulmane : « C'est ma vraie re-» ligion, disait-elle, c'est celle de mes frères... » Elle se disait fille d'une Allemande protestante et d'un mahométan du Caucase. Ceux qui l'ont le mieux connue pensent qu'elle était juive et Polonaise.

» Sur les conseils de Lyautey et, peut-être, avec son aide financière, Victor Barrucand recueillit les papiers qu'elle avait laissés et en assura la publication. »

HENRIETTE CELARIÉ.

VILLE de PA...